

LA LÉGENDE DU LAC

Nos lecteurs remarqueront la jolie *Légende du Lac*, d'un nouveau collaborateur de l'Amérique du Sud. M. de Matra est le directeur du collège Français de Caracas (Vénézuéla).

En face des îles Sous le Vent, sur ce littoral de la mer Caribe si capricieusement découpé, si peuplé surtout de fantastiques et légendaires souvenirs, s'ouvre, entre deux ramifications de la grande Cordillère Andine, l'incomparable lac de Maracaïbo, aux bords duquel s'élève, coquette et ensoleillée, l'une des plus jolies petites villes de l'Amérique méridionale.

C'est en abordant à ces rivages que le navigateur espagnol Alonso de Ojeda, marchant sur les traces de l'immortel Colomb et surpris de trouver des villages bâtis sur pilotis, dans les lagunes, baptisa cette partie du Nouveau Monde du nom de Vénézuéla, ou petite Venise.

Le navigateur crut entrer dans un de ces pays enchantés des Mille et une nuits en voyant ce grand lac aux eaux limpides, aux lignes gracieuses, avec ses splendides forêts de palmiers environnantes et la multitude curieuse des indigènes, parmi laquelle se distinguaient des femmes d'une beauté sans rivale.

Il jeta l'ancre dans un des fonds les mieux abrités, les plus riants, et là, assis sur le sable doré du rivage, en extase devant ce spectacle grandiose, tout nouveau pour lui, il contempla longuement ce coin de notre planète, le plus beau, peut-être, de l'œuvre admirable du Créateur.

Une voix inconnue le tira, tout à coup, de sa profonde contemplation. C'était un vieillard dont l'aspect imposant contrastait singulièrement avec le costume primitif de la race indigène.

— Seigneur, lui disait-il, qu'est-ce qui peut captiver ainsi votre attention dans notre pays, vous qui venez des régions où naît le jour ?

— Vieillard, lui répondit Ojeda, j'ai parcouru bien des pays, j'ai visité des contrées si belles, qu'elles m'ont paru plutôt de délicieux séjours des dieux que des résidences de simples mortels ; ma propre patrie me paraissait, entre toutes, la plus agréable partie du globe terrestre ; cependant, en admirant ce lac, dont les ondes sonores semblent, comme les palpitations du cœur humain, donner une âme et une vie à tout ce qui l'entoure, ce que j'avais déjà vu me semble triste et sans attraits.

Mais vous qui êtes né dans ces contrées merveilleuses, ne savez-vous point quelque légende sur votre belle lagune ?

— Oui, étranger, elle est ici connue de tout le monde et nous la chantons toujours sur notre rythme le plus solennel : vous allez l'entendre.

Le vieillard fit un signe de la main aux habitants d'un village lacustre ; aussitôt, un chœur de jeunes filles, simplement vêtues de larges rubans en fil de palmier, comme une volée de cygnes, s'élança dans le lac.

Les gentilles nageuses fendaient gracieusement les ondes et vinrent se former en demi-cercle autour d'Ojeda et du vieillard.

— Chantez à cet illustre étranger, leur dit-il, l'histoire de notre lac.

Alors les jolies Indiennes entonnèrent, en vers harmonieux, dans leur langue Onote, le chant que nous allons essayer de traduire :

« A l'époque reculée où le grand Zapara occupa cette région, avec notre peuple, sur toute l'étendue de ce lac s'élevait une immense forêt, toujours verdoyante, tapissée de fleurs parfumées et couverte de fruits délicieux.

« Zapara établit son peuple dans les environs de la grande forêt, et réserva celle-ci pour sa propre demeure.

« Comme il était doué du don de magie, à sa voix, un palais somptueux s'éleva au centre de la forêt. C'est là qu'il vivait avec sa fille Maruma, une délicieuse créature, plus gracieuse et plus belle qu'un rayon de soleil.

« Maruma était poète, très sentimentale et douée

d'une voix dont la douceur infinie égalait celle des anges.

« Zapara, le grand seigneur, ne voulait point la marier, fût-ce même avec le plus grand prince de la terre, ne se lassant jamais d'écouter ses chants mélodieux, ses sublimes poésies.

« Il passait de longues heures, chaque jour, sous le charme de ses improvisations sublimes, variées parfois par le récit, en vers énergiques et forts, des prouesses de ses ancêtres.

« Un jour que le grand Zapara s'absenta pour aller au bord de la mer, Maruma, armée de son arc et de ses flèches, s'élança dans la forêt à la poursuite d'un cerf.

« Légère comme le vent, la belle Indienne courait après la pièce fugitive, qu'elle approcha bientôt à portée de flèche, lorsque, ô surprise ! au même instant où elle allait tirer la corde de son arc, elle vit le cerf tomber sous le trait d'une main invisible.

« Se croyant seule dans la forêt sacrée, elle ne savait s'expliquer ce prodige et contemplait l'animal qui se roulait dans son sang ; mais soudain elle vit sortir du taillis un jeune et hardi chasseur qui, tenant à la main droite son arc et de l'autre soulevant le cerf expirant, s'écria d'une voix plaintive :

« — Errant, égaré dans cette forêt mystérieuse, je trouve enfin l'aliment dont mon corps a besoin.

« Profondément impressionnée par la majestueuse beauté du jeune homme, autant que par les paroles touchantes qu'elle venait d'entendre, la belle Maruma se dirigea vers le chasseur, qui demeura tout interdit à la vue de la charmante Indienne.

« — Qui es-tu, lui dit-elle, pour oser envahir ces parages, uniquement consacrés à mon père et à moi ?

« — Belle inconnue, répondit le jeune homme, je suis le malheureux Tamare, banni de mon peuple pour n'avoir su lui être d'aucune utilité, le Grand Esprit m'ayant seulement doué du don de la poésie. J'ai pénétré dans cette forêt, je ne sais trop comment, et voilà cinq soleils que je m'y suis égaré, sans avoir encore pris d'autre nourriture que des fruits sauvages. Si j'ai mal fait, daigne me pardonner et m'indiquer un chemin par où je puisse sortir de ces lieux défendus.

« — Si tu vas errant et repoussé des tiens, lui dit-elle, en proie à une vive émotion, parce que le Grand Esprit a mis dans ton âme le don de la belle poésie, je ne saurais te chasser de ces lieux, moi qui m'y trouve reclus pour l'unique faute de cultiver cet art divin.

« Viens dans mon palais ; lorsqu'une saine nourriture aura restauré tes forces affaiblies, tu me chanteras tes vers et je te chanterai les miens.

« Je suis Maruma : mon père, le grand Zapara, ne me laisse jamais voir des autres hommes ; mais il est absent aujourd'hui et ne reviendra pas avant la prochaine aurore.

« Et prenant le jeune homme par la main, elle l'emmena, d'un pas léger, vers le merveilleux palais.

« Dans sa riche demeure, Maruma servit, sur une table de cèdre parfumé, un délicieux banquet, à la fin duquel, ayant levé sa coupe où scintillait un vrai nectar, elle chanta, de sa voix divine, des strophes plus divines encore.

« Tamare leva la coupe à son tour, et d'une voix émue, qui résonnait comme une musique céleste au fond du cœur de Maruma, il improvisa la plus tendre chanson que jamais âme sensible ait conçue.

« Les coupes continuaient de se remplir, aussitôt vidées, alternant avec de suaves improvisations ; et les heures s'envolaient, rapides et douces, si bien que l'aurore, ouvrant de ses doigts roses les portes du ciel, éclaira de nouveau leur festin, sans les rappeler toutefois à la réalité de la situation.

« Fidèle à sa promesse, le grand Zapara revint avec l'aurore ; mais en approchant de son palais, il s'arrêta soudain, ayant distinctement entendu le chant d'un homme alternant avec celui de sa chère Maruma. Au comble de la fureur, il donna sur le sol un coup de pied si formidable, qu'instantanément la forêt s'effondra et se convertit en un profond abîme.

« Alors tous les torrents de la Cordillère voisine se précipitèrent dans l'immense vallée, et afin qu'elle se remplit plus promptement, le grand Zapara, de ses

maines puissantes, écarta le sable et livra passage aux eaux de la mer. Puis, ne pouvant ni surmonter sa douleur ni survivre à l'horrible catastrophe, il remit le règne à son fils Maracaïbo et, s'étant jeté dans ce même canal qu'il venait d'ouvrir, il fut aussitôt converti en cette île que vous avez vue en passant la barre.

« Les eaux eurent bien vite rempli la vallée ; elles envahirent le palais, pénétrèrent dans l'alcove, engluant les heureux poètes, et les flots sonores répétèrent aux échos d'alentour la dernière chanson de Tamare et de Maruma, dont les âmes pures se répandirent sur les eaux du lac.

« Depuis lors, cette lagune, en déroulant sur ses rives d'émeraude et d'or ses ondes couronnées de brillante écume, ne mugit pas comme la mer, ne rit point comme les autres lacs, mais elle murmure des poésies ou chante des strophes d'une douceur infinie.

Le chœur se tut et les belles indiennes, congédiées par le vieillard, regagnèrent l'autre rive à la nage, avec cette grâce incomparable du cygne, qui semble se mirer dans l'azur des flots.

M. DE MATRA.

Caracas (Vénézuéla).

LE NOUVEAU MINISTÈRE DE QUÉBEC

Le nouveau ministère est constitué, à Québec, les affaires parlementaires vont donc reprendre leur cours régulier.

L'hon. M. F.-G. Marchand est Premier-ministre et Trésorier provincial.

L'hon. M. J.-E. Robidoux est nommé secrétaire provincial et président du Conseil Exécutif.

L'hon. M. Horace Archambault devient Procureur général.

L'hon. M. S.-N. Parent, maire de la ville de Québec, devient ministre sous le titre de Commissaire des Terres de la Couronne et des Pêcheries.

L'hon. M. T.-M. Duffy est fait ministre des Travaux Publics.

L'hon. M. F.-G.-M. Dechêne, ministre de l'Agriculture.

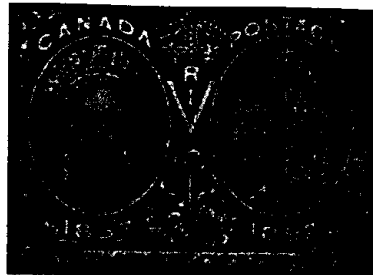
L'hon. M. A. Turgeon est le ministre des Mines et de la Colonisation.

Enfin, les honorables J. Shehyn, G.-W. Stephens et James Guérin sont créés ministre sans portefeuilles.

LE TIMBRE-POSTE DU JUBILÉ

A l'occasion du jubilé de la Reine—jubilé inouï dans les annales de l'histoire,—notre gouvernement va faire faire de nouveaux timbres-poste, dont l'émission aura lieu dès le 19 juin prochain.

Ces timbres porteront, en deux médaillons, le portrait de la Reine en 1837, toute jeune par conséquent, et en 1897.



Entre les deux médaillons seront disposées les lettres : V. I. R., Victoria, Impératrice, Reine.

Nous donnons un fac-simile de ce timbre, fac-simile tel que nous l'avons reçu d'Ottawa.

Plût à Dieu que son règne durât autant qu'il a duré ! car elle fut bonne et sut maintenir la paix parmi ses sujets, de religions, de races, de pays si divers.